

Kathleen GYSSELS, *Passes et impasses dans le comparatisme post-colonial caribéen. Cinq traverses*, Paris, Champion, 2010, 432 pp.

En partant de la constatation, dans son introduction “Passes et impasses” (pp. 11-29), d’une forte contradiction entre les théories de la Relation et de l’*antillanité* d’une part, et l’absence d’une conscience commune à l’intérieur de l’archipel caribéen de l’autre, Kathleen GYSSELS relève, au-delà de la diversité linguistique, la permanence des mêmes problématiques esthétiques et éthiques dans les différentes productions littéraires caribéennes. D’ici, la nécessité de compenser un manque d’études comparatives qui franchissent l’impasse linguistique et tentent de mettre en dialogue les différents auteurs franco-caribéens et anglo-caribéens ou américains. À ce sujet, GYSSELS présente une étude très dense et soignée, divisée en cinq chapitres-traverses, dans lesquels elle choisit de comparer à chaque fois deux auteurs de la diaspora noire, en juxtaposant une voix francophone et une voix anglophone, dans le but de rendre compte des convergences et des divergences mais aussi de la Relation entre les auteurs.

Dans le premier chapitre, intitulé “Les Médées noires dans *Jazz* et *Célanire cou-coupé*” (pp. 31-91), l’auteure établit une comparaison entre les romans de Toni MORRISON et ceux de Maryse CONDÉ, notamment entre les deux personnages principaux de *Jazz* (1992) et de *Célanire cou-coupé* (2000), deux figures féminines qui bouleversent l’image stéréotypée de la femme noire. En effet, en présentant ces deux personnages, construits sur le même archétype – celui de la Médée noire, la mauvaise mère capable de tuer le fruit de son ventre –, les deux romancières tentent de démonter la petite et grande *H/histoire* racontée par les hommes, tout en proposant leur nouvelle vision/version du passé. Le recours à des stratégies narratives semblables reconnues par l’auteure, telles les

coups de presse, les coupures de peau et enfin les coupures de parole, ne fait qu'accentuer les analogies esthétiques entre ces deux romans, considérés comme de véritables métafictions historiographiques.

Le deuxième chapitre du volume, "Le *Gay* savoir de Léon Damas et de James Baldwin. Relire *Black-Label* et *Giovanni's room*" (pp. 93-155), est une analyse croisée de la thématique de l'identité sexuelle dans le recueil poétique *Black-Label* (1956) de Léon-Gontran DAMAS et dans *Giovanni's room* (1956), le deuxième roman de l'écrivain américain James BALDWIN. D'une façon similaire et bien en avance sur d'autres auteurs, DAMAS et BALDWIN brisent le silence autour de la question de l'identité sexuelle et abordent – en utilisant tout de même une écriture travestie, une poésie secrète – les problématiques liées aux orientations sexuelles *queer*, à savoir les relations ambiguës, ainsi que l'amour interracial et l'homosexualité des Noirs, par rapport aux modèles sexuels soi-disant normaux. Leurs œuvres visent au spécifique à repousser et déconstruire les idées reçues sur la masculinité noire ou plutôt sur le machisme afro-caribéen, tout en revendiquant une identité sexuelle libre des contraintes sociales et coloniales.

Toujours en se reliant à la thématique de la sexualité, l'auteur a voulu, dans le chapitre trois "Comment lire Laferrière sans se fatiguer? Laferrière *vs* Danticat" (pp. 157-223), établir une confrontation inédite entre Dany LAFERRIÈRE et Edwidge DANTICAT, deux écrivains haïtiens, émigrés vers l'Amérique du nord, dans le but de comprendre le secret de leur succès. En analysant les deux profils, tantôt sous le point de vue de la posture d'écrivain, tantôt sous celui de l'écriture, GYSSELS relève deux tendances totalement divergentes: si LAFERRIÈRE utilise la voie de la surmédiatisation et tente de capturer l'attention du public en proposant une écriture ironique, qui joue sur les stéréotypes liés aux rencontres sexuelles interraciales, DANTICAT lui oppose une attitude discrète et engage sa plume dans une quête de la mémoire culturelle des Haïtiens, en mettant en scène surtout des personnages féminins qui luttent pour se réapproprier leur histoire, leur corps, leur sexualité.

Dans le chapitre quatre, "L'Haïtienne et la Révolution, revues par Madison Smart-Bell et Jean-Claude Fignolé" (pp. 225-293), GYSSELS revient encore une fois sur des métafictions historiographiques, en rapprochant l'ample trilogie romanesque (*All Souls' Rising*, 1995; *Master of the Crossroads*, 2000; *The Stone that the builder refused*, 2004) de l'écrivain américain Madison SMART-BELL aux œuvres *Aube tranquille* (1990) et *Moi, Toussaint Louverture, avec la voix complice de l'auteur* (2004) du haïtien Jean-Claude FIGNOLÉ. L'attention du critique

s'arrête sur les personnages historiques que les deux écrivains ont choisi de revisiter ou mettre en lumière, en abordant les chapitres cruciaux et douloureux de la Révolution haïtienne, ainsi que la figure emblématique de Toussaint LOUVERTURE. Confronté à sa propre légende et à la reconstruction fictive de sa vie privée et secrète, le héros de la première République noire en sort inévitablement démystifié sous la plume de SMART-BELL et de FIGNOLÉ. GYSSELS souligne pareillement le processus de récupération, de la part des deux écrivains, des figures féminines blanches ou métisses, qu'on peut rapprocher de la Médée blanche à cause de leur caractère cruel et meurtrier.

Enfin, dans le cinquième et dernier chapitre, "Wilson Harris et Édouard Glissant: deux 'Isolés soleils?'" (pp. 295-349), en partant de la popularité dont Wilson HARRIS et Édouard GLISSANT jouissent au niveau international – même si paradoxalement ils sont peu lus chez eux –, GYSSELS critique le manque de dialogue entre ces deux grands auteurs et théoriciens de la Caraïbe. Avec cette étude, elle se propose de comparer à juste titre la poétique d'HARRIS à celle de GLISSANT et de repérer les points de convergence qui renvoient à trois fondements: le paysage caribéen, l'Histoire et surtout la créolisation. Pour appuyer sa thèse, elle analyse l'incipit de *Palace of the peacock* (1960) et de *La Lézarde* (1958), et montre comment les deux théoriciens ont développé, dès leurs romans des débuts, les mêmes idées fondamentales concernant la valorisation de la diversité culturelle et la promotion d'un 'Tout-monde'.

Dans les quelques pages consacrées à la conclusion, ("Nation, narration, dissémiNation", pp. 351-361), tout en résumant le contenu des cinq chapitres-traverses, GYSSELS souhaite avoir démontré, à l'aide de ce volume, que la condition essentielle à la réalisation du processus de "débalkanisation" et de formation d'une véritable communauté caribéenne passe aussi à travers la mise en dialogue des littératures issues de la diaspora noire, car elles sont la claire démonstration qu'au-delà des langues utilisées, les auteurs caribéens parlent le même langage.

L'ouvrage se conclut sur une riche "Bibliographie" (pp. 363-420), qui témoigne de l'immense et méticuleux travail de l'auteure.

Vidoolah MOOTOOSAMY

Justin K. BISANSWA, Kasereka KAVWAHIREHI (dir.), *Dire le social dans le roman francophone contemporain*, Paris, Champion (“Colloques, congrès et conférences sur la Littérature comparée”), 2011, 601 pp.

Ce volume comprend deux articles portant sur la littérature des Caraïbes. Dans “Les fonctions de l’intertexte dans *Histoire de la femme cannibale* de Maryse Condé” (pp. 369-382), Olga HÉL-BONGO aborde la question du procédé intertextuel dans l’écriture de Maryse CONDÉ. À travers l’analyse du roman *Histoire de la femme cannibale*, le critique illustre comment l’écrivain “tente de faire voir le monde dans sa problématique harmonie, autrement dit dans sa diversité, dans son hétérogénéité, dans sa discontinuité” (p. 369) par l’exhibition de nombreux clichés. Selon HÉL-BONGO, la complexité de cette écriture, qui réunit des éléments multiculturels censés renvoyer au motif de la mosaïque, esthétise la représentation du monde, mais “déguise la part inconsciente et négative de l’idéologie qui transparaît dans l’œuvre” (p. 369), laquelle paraît désavouer l’ouverture à la diversité.

Katell COLIN, auteur de la contribution intitulée “Protée, l’Africain dans le roman antillais” (pp. 493-510), réfléchit sur le rapport de l’écrivain antillais à la figure de l’ancêtre africain, en relevant qu’il se caractérise par un mouvement dialectique qui passe par la fascination et le refus, pour aboutir à la caricature. Le critique se propose de mettre en relief “les modalités par lesquelles la fiction antillaise emblématise et conjure tout à la fois l’intégration douloureuse de la terre-mère” (p. 494) en étudiant les textes d’Aimé CÉSAIRE, de Maryse CONDÉ, d’Édouard GLISSANT et de Patrick CHAMOISEAU. L’analyse illustre comment, telle la figure mythique de Protée, l’icône de l’Africain se métamorphose à l’intérieur d’un même roman ou d’œuvre en œuvre.

Jada MICONI

Nadège VELDWACHTER, *Littérature francophone et mondialisation*, Paris, Karthala (“Lettre du Sud”), 2012, 315 pp.

Le volume s’ouvre par une “Introduction” (pp. 7-28) dans laquelle Nadège VELDWACHTER expose l’approche méthodologique choisie pour son étude. L’attention qu’elle porte au livre est double, celui-ci étant considéré dans sa valeur matérielle, aussi bien qu’en tant que “formation discursive, métaphorique et symbolique” (p. 11). Elle se propose d’incorporer à la critique littéraire traditionnelle une analyse des éléments “considérés comme ancillaires” (p. 14) concernant le contexte de diffusion livresque. VELDWACHTER élabore sa réflexion sur les rapports et les influences réciproques entre texte et contexte à l’aide des théories de la sociologie littéraire française, mais aussi des études postcoloniales anglophones, selon une méthode “pluridimensionnelle, à la fois interculturelle, synchronique et diachronique” (p. 13).

Le premier chapitre, “L’édition aux Antilles et en Afrique francophone subsaharienne: un état des lieux” (pp. 29-89), explore le domaine industriel de l’édition, en relevant son caractère de transculturalité: la mondialisation joue un rôle très important dans la mise en place d’une littérature issue des influences réciproques entre cultures différentes et qui bouleverse les paradigmes nationaux. Après avoir mis en évidence le faible nombre de théories liant le concept de mondialisation à la dimension culturelle du phénomène, “malgré la pléthore d’ouvrages qui a inondé la scène critique affichant le mot ‘mondialisation’ en couverture” (p. 33), elle poursuit son analyse avec la considération de différentes attitudes critiques vis-à-vis de ce concept. VELDWACHTER se penche ensuite sur la situation des éditions en Afrique et aux Antilles, aussi bien que sur l’espace consacré à la littérature francophone par les éditions françaises. La constatation de la nécessité, pour les auteurs francophones, de publier leurs livres en France, amène le critique à se demander à quel point le contenu de ceux-ci est influencé par une sorte de “coopation intellectuelle de la part des éditeurs” (p. 35). Bien que les littératures africaines et antillaises soient considérées émergentes, elles doivent néanmoins recourir aux infrastructures de l’Occident pour la diffusion et la commercialisation des textes produits, ce qui ne leur permet pas de s’affranchir d’une condition de “dépendance culturelle et économique” (p. 87) que le phénomène de la mondialisation mettrait en évidence de façon très nette.

La deuxième partie de l'étude, intitulée "La littérature-monde en français, au-delà de la francophonie?" (pp. 91-165), réfléchit sur la question de la circulation dans le monde des livres publiés en France à l'aide de repères statistiques concernant les exportations et le marché des traductions. Le critique souligne le poids de la littérature francophone dans le bilan du marché éditorial français, qui représente le 'centre' dans le domaine francophone, mais qui occupe une place de plus en plus périphérique par rapport aux États-Unis dans le contexte mondial. La volonté de protéger les différentes expressions culturelles et surtout, selon le critique, la "peur d'une hégémonie américaine" (p. 113) de l'industrie culturelle sont à la base de l'institutionnalisation de la notion de "diversité culturelle" (p. 111), dont VELDWACHTER retrace le développement, qui, en France, a engendré de nombreux débats sur la question du multiculturalisme. En s'interrogeant sur la définition de francophonie littéraire, le critique se questionne sur le statut d'auteurs provenant géographiquement des aires francophones, mais qui résident et produisent leurs œuvres hors de la France et de ses zones d'influence. Cette "absence d'ancrage [qui] relègue l'appartenance nationale à une notion désuète" (p. 118) va de pair avec une "autonomisation de la langue" (p. 118): le déclin du rayonnement linguistique du français et sa manipulation culturelle ont produit des variantes énonciatives périphériques par rapport à la norme chez les écrivains francophones, tels que KOUROUMA, CHAMOISEAU et CONFIAIT. Le paradigme centre-périphérie n'ayant pas été franchi, en mars 2007 une quarantaine d'auteurs francophones ont signé le manifeste "Pour une littérature-monde en français", auquel a fait suite une publication dirigée par Jean ROUAUD et Michel LE BRIS: le critique relève la provenance des théories d'Édouard GLISSANT du concept de 'littérature-monde', "conçu comme une anti-francophonie ou du moins la fin d'une francophonie héritée de l'empire colonial, discriminatoire pour une variante d'écrivains jugés 'exotiques'" (p. 121). VELDWACHTER passe en revue et commente les nombreuses réactions au manifeste chez les figures politiques et chez les critiques. Elle décrit ensuite les deux modèles de francophonie – intérieure et extérieure – générés par la mondialisation et conclut le chapitre avec une réflexion sur la traduction de la littérature antillaise.

Dans le chapitre "L'envers des couvertures: de l'exposition au spectacle" (pp. 167-222), le critique se penche sur le paratexte et plus précisément sur les couvertures des romans francophones antillais, "espaces métaphoriques où commence le texte" (p. 167), pour mettre en relief le rapport entre ces signes visuels et "l'image de l'Autre dans la mentalité française du XX<sup>e</sup> siècle" (p. 168), ainsi que l'influence de l'intervention éditoriale



sur la réception des livres. VELDWACHTER aborde la question de la construction identitaire de l'altérité suivant les théories de MILLER, de FANON et de BHABHA et suggère ensuite que l'hybridité postcoloniale est imbriquée dans une dynamique néocolonialiste qui estompe la force libératrice de ses représentations textuelles en l'accompagnant d'un appareil imagologique "aux relents coloniaux stéréotypés" (p. 181). Afin de définir l'imaginaire occidental véhiculé par ces illustrations, le critique met en lumière la façon selon laquelle, entre 1830 et 1930, une certaine iconographie du colonisé a profondément influencé la conscience française: l'Autre a été commercialisé et réduit au statut d'objet ou alors il a subi une spectacularisation dans le cadre des expositions coloniales. Suit une analyse des couvertures de *Moi, Tituba sorcière... noire de Salem*, *Desirada* et *La Migration des cœurs* de Maryse CONDÉ et de *Solibo magnifique* de Patrick CHAMOISEAU, qui met en évidence "l'acte de violence fait à ces textes lors des manipulations éditoriales" (p. 221) finalisées à leur commercialisation.

La dernière partie du volume, "Marronnages littéraires: quand l'Autre se fait hôte" (pp. 223-293), est consacrée à la traduction, "devenue un dispositif essentiel de transfert et de médiation de la mondialisation" (p. 223). Dans ce chapitre, Nadège VELDWACHTER analyse "l'instabilité et les glissements sémantiques et génériques qui accompagnent la traduction" (p. 227), en choisissant en particulier la littérature antillaise produite après la post-départementalisation. Le critère choisi n'est pas linguistique mais concerne la réception des auteurs après la traduction de leurs textes: le critique examine les préfaces et les comptes rendus des versions anglaises des textes pour vérifier l'effet généré par la médiation linguistique. Avant de passer à une brève considération de ces aspects chez Simone SCHWARZ-BART (pour le roman *Elle, Pluie et Vent sur Téliumée miracle*) et Gisèle PINEAU (*L'Exil selon Julia*), elle propose une réflexion sur les modalités d'insertion de la langue créole dans les textes en français. Le critique se penche ensuite sur la production littéraire des créolistes et plus particulièrement sur l'œuvre de Raphaël CONFIANT: après avoir offert un aperçu de la littérature en créole, VELDWACHTER s'interroge sur la question de l'auto-traduction chez cet écrivain martiniquais, en concentrant son attention sur la version française de *Jik Dèyè do Bondyè (La Lessive du Diable)*. L'on montre ainsi comment la transposition effectuée par l'auteur modifie l'hypotexte par rapport à l'hypertexte, selon une terminologie emprunté à GENETTE, et comment elle "cherche à faire retrouver au français ses origines de langue composite" (p. 288).



Les conclusions sont intégrées au dernier chapitre: VELD-WACHTER revient sur la question du “travail de ‘domestication’ du produit ‘étranger’” (p. 289) que subissent les textes francophones et soulève le problème de la capacité de cette littérature de s’intégrer à la culture dominante tout en gardant sa diversité culturelle.

Jada MICONI

Pierre-Yves DUFEU, Antoine HATZENBERGER (dir.), *L’Afrique indéfinie*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2012, 242 pp.

Au sein de ce volume, dont je propose le compte rendu dans la section consacrée à l’Afrique Subsaharienne, se trouve une contribution (“L’Afrique décrochée” de Samia KASSAB-CHARFI, pp. 215-233) qui étudie les rapports entre l’imaginaire des écrivains antillais et l’Afrique.

Maria Benedetta COLLINI

Alexandre ALARIC, *Pour une anthropologie logique du discours postcolonial. Du point de vue de la littérature antillaise*, Paris, L’Harmattan, 2013, 250 pp.

L’ouvrage d’Alexandre ALARIC se distingue par un projet ambitieux et complexe, celui de questionner la littérature antillaise postcoloniale, à partir des théories d’anthropologie logique de W.V. Orman QUINE. Comme on peut le lire dans le bref “Avant-propos” (pp. 11-14), la littérature postcoloniale, surgie comme instrument de revendication et de résistance contre le ravage culturel, social et linguistique, a donné naissance à “une nouvelle économie de pensée et une nouvelle manière d’être” (p. 12), en partant de la recomposition des débris de mémoire. Une recomposition qui se fait à l’aide de stratégies langagières originales, que l’auteur désigne par l’expression “discours postcolonial”. Selon l’auteur, l’étude de ce discours postcolonial, conduite du point de vue de l’anthropologie logique, peut porter à la formulation de nouveaux enseignements sur le langage.

C'est dans cette optique que l'auteur introduit ("Introduction", pp. 15-48) des réflexions concernant la théorie du discours et propose, sur un plan linguistico-philosophique, une comparaison entre la pensée d'ARISTOTE (*De l'Interprétation et La Poétique*) et celle de Martin HEIDEGGER (*Les concepts fondamentaux de la métaphysique*). À partir de cette confrontation, ALARIC parvient à tirer deux enseignements guide, qui intéressent d'un côté la genèse et la dimension conventionnelle du nom et de l'autre "l'avènement de la 'mondialité' interne à toute écriture ou énonciation discursive" (p. 32). Ceci-dit, l'auteur s'applique à examiner l'écriture du Dire et celle du Montrer qui, ne pouvant coexister, déterminent, à travers l'effacement/l'apparition de l'une ou de l'autre, l'origine des traces et des fragments de discours. À l'aide de quelques exemples tirés de *The Sound and the Fury* de William FAULKNER, *Jazz* de Toni MORRISON, *Malemort* et *Mabagony* d'Édouard GLISSANT, *Leçon de choses* et *L'acacia* de Claude SIMON, l'auteur clarifie encore mieux la problématique du Dire et du Montrer, tout en expliquant l'originalité des œuvres postcoloniales qui, à travers des modifications scripturales – comme la figuration de trous ou de ruptures qui portent à l'intervention du 'montrer' dans le 'dire' –, atteignent une nouvelle forme de représentabilité discursive. L'analyse des traces et des fragments dans les œuvres postcoloniales s'avère donc déterminante pour saisir cette nouvelle configuration de la science littéraire, qu'il appelle "science de la tropologie – topologie" (p. 47).

Dans "Le silence de la langue et 'la formidable machine des catégories négatives'" (pp. 49-79), la première des trois sections qui composent le volume, l'auteur reprend en examen les théories linguistiques de SAUSSURE formulées dans le *Cours de linguistique générale* et les *Écrits de linguistique générale*, en particulier celles qui concernent la relation entre la signification et la forme, pour comprendre le principe de la représentativité interne du discours postcolonial.

Dans la deuxième partie du livre, "Du bon usage des traces et des fragments" (pp. 81-160), ALARIC s'appuie à la pensée de BENVENISTE concernant la langue et le discours, dans le but de trouver "une fonction théorique capable de fournir au discours [...] une instance à partir de laquelle l'événement de la signification devient pensable" (p. 89). À ce propos, il analyse quatre différentes approches logiques de la signification, c'est-à-dire la théorie de la définition, la théorie de l'interprétation radicale, la théorie de la compréhension des conditions de l'assertion et la théorie stratégique, en tentant une synthèse même à travers leurs oppositions évidentes. Selon l'auteur, il y a en effet une forme de

‘solidarité’ entre ces théories qui peut résoudre les failles de la théorie de la signification.

Enfin, dans la troisième et dernière section, qui fait référence de façon spécifique à la pensée de Ludwig WITTGENSTEIN, il est question de “La mise en sens’ du sens” (pp. 161-240) ou plutôt de la fonction topique, à savoir la compréhension du discours, à l’aide des approches logiques identifiées précédemment, qui mettent en sens tous les paramètres du discours et qui permettent de concevoir la dimension compositionnelle du langage sous une autre forme.

Le volume se termine par une “Bibliographie” (pp. 241-247) contenant surtout des références à des ouvrages de linguistique et de philosophie.

Vidoolah MOOTOOSAMY

Sylvie BRODZIAK (dir.), *Haïti, enjeux d’écriture*, Vincennes, PUV, 2013, 220 pp.

Ce volume, qui réunit les essais d’écrivains et de spécialistes qui en 2009 se sont donné rendez-vous à Cergy-Pontoise, constitue la continuation des études sur la littérature haïtienne, concrétisées dans le recueil *Présences haïtiennes* (2005). “Les intentions de ce second rendez-vous étaient de se pencher sur la place et le succès qu’obtient la littérature haïtienne dans la création contemporaine” (p. 6), soulignent Sylvie BRODZIAK et Christiane CHAULET ACHOUR dans leur présentation (pp. 5-10). L’ouvrage se divise en quatre parties et se termine avec la présentation des auteurs.

La première partie “Entre créole et français: des écritures poétiques” (pp. 11-73) s’ouvre par l’article de Dominique FATTIER “Quand deux langues sont en contact” (pp. 13-23). Après avoir mis en relief la cohabitation du français et du créole à Haïti et après avoir souligné certaines spécificités du français haïtien, le critique propose un panorama littéraire, illustrant de manière synthétique les choix des écrivains prônant ou moins l’adoption d’un français créolisé. Jean DUROSIER DESRIVIÈRES, dans “*Lang nou souse nan sous – Notre langue se ressource aux sources, une expérience d’écriture poétique en créole haïtien: esquisse réflexive*” (pp. 25-33), explique sa relation avec le français et avec le créole dans son activité créatrice, en soulignant finalement que “les deux langues – tramées – se prêtent à la fois aux dimensions ludique, onirique et symbolique” (p. 32). Suit l’article de Violaine HOUDART-MEROT “Frankétienne ou



‘la brèche voluptueuse des mains polyglottes’” (pp. 35-51), où elle remarque que l’“écriture énigmatique, toute imprégnée et fécondée de langue et de culture créoles, impressionne et dérouté” (p. 35). Elle propose ensuite une analyse de *Melovivi ou le Piège*, pièce “douloureusement prémonitoire” (p. 36) du séisme. Son étude des personnages, de la structure de l’œuvre, du style d’écriture et du lexique utilisé aide à l’approche et à la compréhension d’un auteur aussi complexe que FRANKÉTIENNE, parfois effectivement et vertement obscur, mais dont l’“écriture-chaos est aussi une écriture qui tente de recharger l’âme” (p. 51). Corinne BLANCHAUD rapporte un extrait d’un entretien avec René DEPESTRE qu’on trouve, avec la date du 21 avril 2010, dans “René Depestre, l’homme-banien ou les tribulations de ‘Tout en un’” (pp. 53-73). L’écrivain y raconte quelques souvenirs de jeunesse, souligne la spécificité du vaudou en Haïti, met en relief le rôle du paysage dans la définition de la culture créole, nous livre quelques bribes de sa pensée politique, insiste à plusieurs reprises sur l’importance de l’érotisme et de la ‘rage de vivre’ qui l’a toujours animé.

La deuxième partie, “Fictions et poids de l’histoire” (pp. 75-112), s’ouvre par l’article de Charles FORSDICK “Un spectre oublié’: Toussaint-Louverture et les enjeux de la représentation transculturelle” (pp. 77-92). Le critique étudie quelques-unes de nombreuses représentations (non seulement romanesques, mais aussi des arts visuels et de la musique, entre autres) de TOUSSAINT-LOUVERTURE dans les dix dernières années. Si d’un côté, nous assistons à une “iconicité mondialement commercialisée dans laquelle le révolutionnaire haïtien devient le rival du Che mais, en même temps, se voit progressivement vidé de tout sens, [...] [d’un autre côté], nous assistons à une sorte de refonte, à une reconnaissance de l’influence de Toussaint en tant que symbole incarnant [d]es élans et [d]es projets inimaginables” (p. 91). L’article suivant est consacré à une autre figure de l’histoire de Haïti: Jean-Jacques DESSALINES. Dans “Dessalines ou la déception” (pp. 93-99), Guy POITRY propose une analyse de son roman *Dessalines* (2007); il motive ses choix de faire de l’Empereur une “figure brouillée” (p. 95), douée pourtant de la force de l’ironie, d’un “pouvoir de remise en question, voire de destruction” (p. 97). Sylvie BRODZIAK est l’auteur de “*Bicentenaire ou le Meurtre pour mémoire* de Lyonel Trouillot” (pp. 101-112). Après avoir analysé le personnage principal du roman, ayant soin d’expliquer en détail la présence importante de l’hypotexte biblique, elle focalise son attention sur Ernestine, la mère du héros, ce qui lui permet notamment d’éclairer le rôle de la mémoire (individuelle, familiale, collective) dans la réflexion sur l’histoire d’Haïti et l’activité de l’écriture littéraire. Le critique démontre en effet que “la littérature est là pour inscrire de façon indélébile et brûlante l’histoire



dans le patrimoine artistique et culturel. Dérangante, elle oblige à la réflexion et à l'action politique" (p. 112).

La troisième partie, "Une littérature migrante" (pp. 113-164), commence avec l'article de Fulvio CACCIA "Écritures migrantes, transculture et haïtianité" (pp. 115-125) qui propose l'historique de la notion d'écritures migrantes' (de sa naissance à sa diffusion) et met ensuite en relief le climat favorable au Québec, et dans la ville de Montréal en particulier, pour l'accueil et l'épanouissement créatif des écrivains immigrés. D'un côté, le Québec s'avère le théâtre privilégié d'un phénomène qui intéressera tout l'Occident, d'un autre côté, "par leur histoire tourmentée, par leurs appartenances multiples à des aires géographiques diverses, les écrivains haïtiens de la diaspora se trouvent à anticiper cette condition postmoderne" (p. 125). Lise GAUVIN, dans "Émile Ollivier: l'élaboration d'une œuvre" (pp. 127-146), illustre le projet d'étude des archives que l'Université de Montréal a récemment constituées autour de l'œuvre d'Émile OLLIVIER. Elle se concentre sur les carnets de l'écrivain, sur les notes préparatoires à ses romans, propose quelques extraits de conférences inédites et de reproductions de manuscrits. Suit l'article d'Antony SORON, "De l'obstacle à la transparence: *L'Énigme du retour* de Dany Laferrière ou la réponse limpide de l'écriture vibrante" (pp. 147-163). SORON analyse le roman de LAFERRIÈRE en mettant en lumière comment l'intrigue est épurée au profit d'une dimension poétique. L'enquête se fait plutôt une quête de la conscience du héros, tandis que les événements marquant l'histoire d'Haïti se profilent en arrière fond, tout en demeurant incontournable: "son projet d'écriture [de Laferrière] n'ignore pas le message politique [...] mais sa communication reste subordonnée au désir premier d'évocation" (p. 151). Sous l'égide de CÉSAIRE et de son *Cahier*, dans un mélange entre prose et vers, le retour au pays natal dans le roman de LAFERRIÈRE n'est plus empreint d'images fortes, photographiant la réalité de pays différents: il se fait plutôt sur un mode poétique selon une clé analogique (cf. pp. 161-162).

La quatrième et dernière partie, "Émergence des femmes et ambivalences de la réception" (pp. 165-213), s'ouvre par l'essai de Nicole Michel GRÉPAT "Marie-Célie Agnant: Haïti et l'image de la mauvaise mère" (pp. 167-178). GRÉPAT analyse la figure de la mère dans l'œuvre de Marie-Célie AGNANT, romancière, poète et conteuse. Figure souvent mortifère, la mère s'avère tantôt l'image de la puissance colonialiste en Haïti, tantôt l'image de la mère Afrique; elle se révèle tantôt le symbole de souffrance et de mort, tantôt l'emblème de la révolte contre l'ordre établi, où l'infanticide devient le seul moyen d'affirmer sa propre identité: "dans ce monde de femmes, Marie-Célie Agnant laisse entendre une voix suggestive, incantatoire, prophétique et rebelle pour dénoncer tous les abus, même les plus officiels et sournois"



(p. 176). Bruno DOUCEY dans “*Terre de femmes – 150 ans de poésie féminine en Haïti*” (pp. 179-186) s’interroge sur la place des femmes-poètes dans le panthéon de la littérature haïtienne. Peu étudiées, leurs œuvres poétiques demeurent forcément peu connues; c’est pourquoi DOUCEY édite l’anthologie *Terre de femmes – 150 ans de poésie féminine en Haïti* qu’il présente dans son article. Christiane CHAULET ACHOUR, dans la dernière contribution de ce volume, “Prix littéraires et réception de la littérature haïtienne” (pp. 187-213), dresse un bilan des prix littéraires (de France, du Canada, des Caraïbes) attribués aux auteurs haïtiens, en s’appuyant sur un nombre important de données.

Nous nous réjouissons de cette belle publication, permettant à la fois de découvrir et/ou d’approfondir certains enjeux littéraires, culturels, identitaires d’Haïti. La pluralité des approches critiques, le vaste nombre d’auteurs se trouvant tour à tour au cœur des essais font de ce volume un outil précieux et incontournable pour l’étude de la littérature haïtienne contemporaine.

Francesca PARABOSCHI

André LUCRÈCE, *Aimé Césaire. Liturgie et poésie charnelle*, Paris, L’Harmattan, 2013, 102 pp.

En guise d’introduction à son ouvrage sur la poésie d’Aimé CÉSAIRE, l’écrivain et critique littéraire André LUCRÈCE parle, dans “Beauté, liturgie et dissentiment” (pp. 13-17), du rôle du poète-voyant, capable d’aller au-delà du dissentiment, cette forme d’impuissance perceptive créée par les écrans sociaux, pour cueillir la lumière révélatrice de la beauté. Toutefois, pour saisir cette beauté et parvenir à la célébrer à travers la parole, le poète “doit être veilleur là où une clarté inaugurale, jaillie du monde, le met en présence d’une décisive lumière” (p. 17).

Cependant, comme l’auteur l’explique dans “Les lucioles d’Aimé Césaire” (pp. 19-66), la première des trois parties qui composent le volume, dans le cas de la poésie césairienne, la clarté qui mène à la beauté passe à travers la recherche et la vision des lucioles, symbole pour le poète de la communion avec l’homme et avec l’univers. En partant de *L’ultima intervista di Pasolini* où PASOLINI associe le phénomène de la disparition des lucioles au ‘génocide culturel’ et à une dégradation humaine sans issue, André LUCRÈCE souligne la volonté qu’Aimé CÉSAIRE exprime, dans son recueil intitulé *Comme*



*un malentendu de salut*, de ne pas désespérer complètement des lucioles, mais au contraire de les attendre, de les chercher, de les poursuivre: car seul un regard éveillé et prédisposé pourra percevoir ce qui est caché, non simplement par les écrans sociaux, mais aussi par le désespoir, et tenter de le saisir et de le restituer sous forme de communion de l'homme avec l'univers. À partir de ces considérations, l'auteur analyse plusieurs poèmes de CÉSAIRE et, en faisant une comparaison avec *La Divine Comédie* de DANTE ALIGHIERI, nous révèle, outre l'essence des lucioles césairiennes, la dimension liturgique de la poésie de CÉSAIRE, en s'appuyant sur les différents éléments qui annoncent la profonde communion du poète avec la beauté, avec la nature, qui est au spécifique la nature antillaise. Cependant, il y a un bouleversement des modèles poétiques classiques chez CÉSAIRE, car à la dimension sacrée, le poète mêle des composantes charnelles, vivifiantes, luxuriantes et érotisées de cette nature antillaise. La nature, en effet, loin d'être réduite à un simple paysage ou décor, est le lieu de convergence de l'expérience personnelle du poète, mais aussi le lieu de la mémoire, d'une grande mémoire quasi civilisationnelle, que CÉSAIRE restitue à travers la parole poétique, dans le but de "secouer le monde d'une passivité apparemment irrésorbable devant le spectacle tragique de la communauté humaine" (p. 65).

Dans "Les champs totémiques de Césaire et de Lam" (pp. 67-81), la deuxième section du volume, André LUCRÈCE propose une étude croisée de la thématique de l'érotisme et des figures totémiques qui émergent de l'œuvre poétique de CÉSAIRE et de la peinture de Wifredo LAM, artiste connu et apprécié par notre poète. En particulier, l'auteur fait référence à la conversation, faite d'échanges et de partages, que les deux artistes ont instaurée pendant les années, et qui émerge de leurs œuvres et de leur "rêve de venir saluer un jour les nouveaux échos du monde" (p. 81).

La troisième et dernière partie de cet ouvrage est une "Chronique des biographies croisées d'Aimé Césaire et de Wifredo Lam" (pp. 83-96), dès leur naissance jusqu'à leur dernier jour, qui rend compte de leur première rencontre en 1941, de leur collaboration pendant les années suivantes et aussi de leur estime réciproque, comme en témoignent quelques eaux-fortes réalisées par LAM pour les poèmes de CÉSAIRE, ainsi que les dédicaces faites par ce dernier à LAM dans *Les Armes miraculeuses* et *Moi, Laminiaire*.

Vidoolah MOOTOOSAMY

Cercle Frantz Fanon – Fondateur Marcel MANVILLE, *Frantz Fanon. Un héritage à partager*, Paris, L'Harmattan, 2013, 336 pp.

Cet ouvrage est le résultat de la Rencontre internationale qui a eu lieu du 6 au 9 décembre 2011 à Fort-de-France, à l'occasion du cinquantenaire de la disparition de Frantz FANON. Comme le précise le comité de rédaction du Cercle Frantz Fanon dans l'« Introduction » (pp. 15-18), les communications recueillies dans ce volume sont tout à fait hétérogènes mais utiles à une (re)lecture de l'imposante œuvre de FANON et à la diffusion, au *partage*, de ses idées subversives. Le recueil est divisé en cinq parties, chacune rassemblant des textes de nature variée: articles académiques, articles militants, hommages littéraires, qui collaborent tous à donner une vision d'ensemble de la dimension universelle de la pensée de FANON. De ce fait, dans le propos de reproduire cette vision d'ensemble, nous avons choisi de dépenser quelques mots pour chaque contribution présentée.

La première partie de la publication contient deux « Ouvertures » (pp. 19-32), dont la première est celle du président du Cercle Frantz Fanon, Victor PERMAL (pp. 19-26) qui, dans son « Discours d'Ouverture », à côté des remerciements d'usage, a voulu rappeler le message de Frantz FANON, concernant la lutte contre les nouvelles formes du colonialisme. Par contre, dans « Fukushima et Fanon » (pp. 27-32), l'écrivain Takeshi EBISAKA, tout en rappelant le drame de FUKUSHIMA et en l'utilisant comme métaphore des maux sociaux, parle de la pensée de FANON comme moyen de faire face « aux problèmes que posent le monde actuel et la vie elle-même » (p. 31).

Centrée sur « Fanon, La Martinique, La Guadeloupe » (pp. 33-72), la deuxième section du recueil s'ouvre par l'hommage poétique d'Henri CORBIN, intitulé « Tombeau de Frantz Fanon » (pp. 35-37), dans lequel l'auteur pleure la mort de FANON. À suivre, la « Contribution » (pp. 39-40) du comité Man'Ega – Marseille, qui s'occupe de diffuser la pensée de FANON, à Marseille comme dans le monde entier. De son côté, le docteur Didier TRYSTRAM, dans « Frantz Fanon, son actualité dans la psychiatrie martiniquaise » (pp. 41-45), rappelle le rôle indirect mais positif que FANON a eu dans l'implantation de la psychiatrie moderne en Martinique, malgré la résistance démontrée par les institutions et la population. Toujours lié au champ de la psychiatrie, l'article du socio-anthropologue Louis Félix OZIER LAFONTAINE (« L'impossible rencontre entre le psychiatre Frantz Fanon et la psychiatrie aux Antilles. Une vision anticipée d'une société décalée », pp. 47-71) est centré principalement sur la question de la

réception et de l'appropriation de l'œuvre de FANON dans l'actuelle société antillaise, mais aussi sur le rôle que les Antilles ont eu dans les étapes évolutives de sa pensée de médecin qui a su reconnaître les formes pathologiques de l'aliénation humaine.

La troisième section "Fanon et l'Algérie" (pp. 73-134), s'ouvre par une évocation, de la part de Pierre et Claudine CHAULET ("Frantz Fanon, tel que nous l'avons connu", pp. 75-85), de leur première rencontre avec FANON à Blida en 1955, de la période algérienne de notre auteur comme médecin et journaliste militant, de leur amitié, de leur réciproque collaboration et des derniers moments pendant lesquels ils l'ont assisté jusqu'à sa mort, en 1961. Avec "L'homme est le bien le plus précieux. Penser l'aliénation du sujet au politique à la lumière des avancées de Fanon" (pp. 87-94), la psychanalyste Alice CHERKI, en rapprochant la problématique de l'aliénation sociale, met en évidence les causes qui affectent la psyché de la personne, comme les traumatismes de la guerre, l'exclusion sociale et surtout l'écrasement politique. En particulier, elle fait référence aux effets prolongés que ces traumatismes ont sur les générations futures, en prenant comme exemple les jeunes descendants d'anciens colonisés, envahis par des sentiments d'exclusion sociale et de dépréciation d'eux-mêmes. Dans le troisième article de cette section, Idriss TERRANTI, en collaboration avec Messaouda MADDI et Khaled BOUSSAFSAF, tente de saisir l'étendue de "La pensée de Frantz Fanon dans le monde arabe" (pp. 95-106), de sa diffusion, et son appropriation timide mais constante de la part du peuple arabe, en étudiant les ouvrages fanoniens composés ou traduits en cette langue. Une attention spéciale est réservée à la réception de ses idées en Algérie, lieu où il a réalisé concrètement son engagement et son militantisme politique pour la libération du peuple algérien. De même, le propos de Christiane CHAULET ACHOUR, dans "Depuis 50 ans, l'Algérie et Fanon" (pp. 107-130), est celui de mesurer l'héritage de FANON en Algérie depuis l'indépendance en 1962 jusqu'aujourd'hui, à travers la reconstruction méticuleuse de la bibliographie (articles scientifiques, essais, articles de journal, œuvres littéraires et documentaires) développée en Algérie sur FANON. Et, à conclusion de cette section, Gérard BOUHOT propose un autre hommage poétique à FANON, en rappelant dans "Slam Alé Kou mannié ou yé" (pp. 131-33) son militantisme en Algérie.

La quatrième section, intitulée "Fanon. La Psychiatrie, l'Anthropologie et la Littérature" (pp. 135-250), accueille sept contributions, dont la première est celle de Roberto BENEDEUCE, directeur du Centre Frantz Fanon de Turin, qui présente dans "Frantz Fanon, un savoir insoumis. Du labyrinthe de la colonie à la souffrance postcoloniale" (pp. 137-165) le parcours évolutif de la pensée de FANON de *Peau noire, masques blancs* à *Damnés de la terre*, comme ethnopsychiatre qui, tout en tenant compte de l'Histoire, a su sai-

sir les problématiques liées au racisme et à l'aliénation et élaborer une approche clinique qui vise à soigner les nouveaux marginalisés de la société martiniquaise et algérienne. Ensuite, l'article de Bernard DORAY, "De quoi Fanon est-il le contraire?" (pp. 167-177), veut être une esquisse de la mémoire historique du monde dans lequel FANON a vécu, en focalisant l'attention sur trois épisodes qui illustrent les démarches et les théories raciales de l'époque. Emmanuel JOS, dans "Frantz Fanon et les droits humains aujourd'hui" (pp. 179-190), s'intéresse à la conscience éthique de FANON, comme moteur de la quête des droits humains fondamentaux. À partir de la définition que FANON donne de 'civilisation', l'écrivain André LUCRÈCE, "Frantz Fanon et la condition civilisationnelle" (pp. 191-203), s'interroge sur les mots *civilisation* et *culture*, sur la supériorité présumée de la civilisation occidentale, et sur la posture du noir face à cette dernière. Après la mise au point du concept de post-modernité dans "Éléments pour une relecture postmoderne de *Peau noire, masques blancs*" (pp. 205-214), Jean BERNABÉ propose une analyse de l'essai *Peau noire, masques blancs*, selon la séquence hégélienne thèse, antithèse et synthèse, conçue comme approfondissement et théorisation critique du concept de Négritude développé par CÉSAIRE. Encore une fois, Christiane CHAULET ACHOUR prend la parole dans "Fanon, de la lecture à l'écriture" (pp. 215-227) pour illustrer "la manière dont Fanon lit et fait fructifier ses lectures dans l'élaboration de son écriture" (p. 216), dans le but de souligner l'originalité de ses essais. La contribution d'Hanétha VÉTÉ-CONGOLO, "Tuer le *statu quo* et faire naître l'homme neuf du couple nègre d'Amérique insulaire. Les exemples de *D'eaux douces* et *Fado*" (pp. 229-250), se veut une lecture croisée des romans *D'eaux douces* (2004) de la Martiniquaise Fabienne KANOR et *Fado* (2008) de l'Haïtienne Kettly MARS sur la question de la relation intime entre les hommes et les femmes noirs qui ont subi la colonisation et l'esclavage aux Caraïbes.

Consacrée à "Fanon et l'aujourd'hui du monde" (pp. 251-329), la cinquième et dernière section de cet ouvrage se compose de six articles, dont le premier est celui de Demba Moussa DEMBÉLÉ: "Fanon et la décolonisation. Le concept de post-colonie rend-il compte de la situation des pays ayant accédé à l'indépendance?" (pp. 253-274). Tout en relevant l'échec du mouvement de décolonisation tel que FANON l'avait imaginé, DEMBÉLÉ insiste sur l'actualité de la pensée fanonniene comme moyen aujourd'hui de s'opposer et de combattre l'envahissant système capitaliste. Écrite à six mains, la contribution "Une valise, un pays, une femme! Fanon aujourd'hui pour mieux comprendre et transformer le monde!" (pp. 275-299) de Marie-France ASTEGIANI-MERRAIN, Peggy CANTAVE FUYET et Hervé FUYET, membres de l'ADEN et du RIFF, en prenant en examen trois cas récents de la chronique internationale (l'affaire des

valises de billets des BONGO père et fils, le renversement de la Lybie et enfin la lutte de Nafissatou DIALLO) met en évidence l'utilité de la pensée de FANON comme moyen, cette fois-ci, de comprendre les situations, les événements actuels, mais aussi de les influencer. Dans "Fanon et les printemps arabes. Postcolonialisme et perdurance sous des formes renouvelées du rapport de domination?" (pp. 301-307), Pierre BOUVIER analyse les facteurs socio-économiques et politiques que FANON avait déjà présentés, et qui ont conduit aux printemps arabes. La journaliste anthropologue Monica VALDÈS parle de "La radio communautaire comme outil d'action politique" (pp. 309-314) et comme espace privilégié pour restituer et faire circuler le message de Fanon dans la société d'aujourd'hui. Chantal DELMAS, dans "Développement humain dans le monde craquelé des crises. Qu'est-ce que la civilisation du XXI<sup>e</sup> siècle?" (pp. 315-320), se penche sur la valeur universelle du concept de désaliénation mentale élaboré par FANON, comme allié précieux pour combattre les modes de domination, qu'elles soient coloniales, patriarcales ou capitalistes. Le volume se ferme sur le témoignage de Serge GUICHARD, "Frantz Fanon: un produit de haute nécessité...?" (pp. 321-329), qui explique, en s'appuyant sur son activité de militant dans le domaine socio-politique contre le racisme et les exclusions sociales, la nécessité "de lire, de faire lire Fanon aux amis, aux militants, à toutes celles et tous ceux qui ambitionnent d'agir pour sortir des dominations" (p. 321).

Vidoolah MOOTOOSAMY

Valérie LOICHOT (dir.), "Entours d'Édouard Glissant", *Revue des Sciences Humaines*, n. 309, janvier-mars 2013

Cette livraison de la *Revue des Sciences Humaines* est entièrement consacrée à l'écrivain martiniquais Édouard GLISSANT. Valérie LOICHOT recueille les différentes contributions critiques en structurant l'ouvrage en quatre parties, chacune de quatre essais. Ancienne étudiante de GLISSANT à l'Université d'État de Louisiane à Bâton Rouge, LOICHOT dans son avant-propos, "Au double-maître" (pp. 7-14), rend hommage à "la figure de conteur habile et ludique" qu'était GLISSANT (p. 7) et souligne le bien-fondé de son enseignement: "Nous étions conviés à interagir avec cette immense transversalité et cette constante répercussion de littératures et de cultures entre elles pour apercevoir, ne fût-ce que pendant un instant furtif, leurs lignes de regroupement" (p. 9).

La première partie, “Relations” (pp. 15-94), s’ouvre par l’article de Jean-Pascal POUZET “Le Moyen-Âge d’Édouard Glissant. Codicologie, philologie et Relation” (pp. 17-36). En s’appuyant sur la codicologie des manuscrits médiévaux, POUZET réfléchit sur certains concepts fondamentaux de l’esthétique glissantienne, à savoir errance, durée, opacité et Relation. Dominique CHANCÉ, dans “Édouard Glissant, de l’anthropologie à l’esthétique” (pp. 37-53), analyse les spécificités du processus de la créolisation chez GLISSANT, l’évolution de sa pensée et l’hybridisme de ses textes; elle en souligne aussi le caractère plus philosophique qu’anthropologique. Tout en brossant un panorama général des considérations critiques des spécialistes de la créolisation, CHANCÉ remarque la nouveauté de l’approche de l’écrivain martiniquais: “Glissant réclame [...] l’opacité, l’obscur, et s’éloigne de plus en plus de la représentation, du réalisme. [...] Il suggère une forme d’inconnaissable qui fait de la poésie la seule voie de la connaissance. [...] La poétique, l’esthétique et la philosophie se rejoignent, se donnant l’une pour l’autre dans un jeu qui brouille les cartes” (p. 49). Suit l’essai d’Anny Dominique CURTUS, “Lorsque la rastalogie, la *dub poetry* et l’Antillanité-Tout-Monde d’Édouard Glissant entrent en relation” (pp. 55-72). Le critique établit des rapports de convergence entre l’esthétique de GLISSANT et deux assises culturelles de marque jamaïcaine, la rastologie et la *dub poetry*. CURTUS insiste notamment sur “la conjonction complexe de l’écriture et de l’oralité, [...] la nécessaire convergence entre poétique et politique” (p. 61), sur la référence à l’Afrique en tant que lieu d’origine, susceptible de problématiser des concepts fondamentaux comme ceux d’authenticité, de racine, de lieu de mémoire. Kathleen GYSSELS est l’auteure de l’article “Un long compagnonnage: Glissant & Schwarz-Bart face à la ‘diaspora’” (pp. 73-94). Le rapprochement entre GLISSANT et SCHWARZ-BART est justifié par le fait que les deux écrivains ont “enraciné leur œuvre respective à partir de l’expérience diasporique” (p. 75). Victimes des traumatismes de la déportation et de la discrimination, ils ont essayé de réhabiliter les ‘oubliés de l’Histoire’ en thématissant la dépossession de la langue, de la culture maternelle et des croyances religieuses subie par les peuples déracinés de leur pays d’origine, qui donnent ainsi naissance à des identités-mosaïque.

La deuxième partie, “Entours” (pp. 95-151), commence avec la contribution de Jean-Pol MADOU “D’échos en cohées: de la Martinique à l’Île de Pâques” (pp. 97-112). Après une contextualisation socio-historique des phénomènes de métissage et de créolisation, le critique réfléchit sur la notion d’archipel, “l’un des schémas fondamentaux de [...] [l’]imaginaire” de GLISSANT (p. 98), pour s’arrêter enfin sur l’Australie et l’Île de Pâques,

échappées en apparence aux “tourbillons de Tout-Monde” (p. 102). Benoît CONOR dans “*Le Quatrième siècle* du paysage. Relation/vertige de l’opacité” (pp. 113-134) démontre que le paysage (articulé en plusieurs espaces distincts que CONOR étudie de manière approfondie) s’avère un véritable personnage dans cet ouvrage de GLISSANT. De même, “l’évolution du paysage, ses transformations ‘illustrent’ l’évolution, au cours du roman, des relations entre les personnages, entre l’homme et la terre, l’évolution même de la *relation*” (p. 115). “Paroles de l’abîme d’Édouard Glissant et d’Abdelkébir Khatibi” (pp. 135-140) est le titre de l’essai de Naïma HACHAD, qui se penche à son tour sur l’importance du paysage et de la mer en particulier, où s’inscrit “le cheminement d’une recherche formelle et idéologique que GLISSANT et KHATIBI effectuent pour transformer l’espace textuel en lieu d’identification dans lequel prend racine une subjectivité travaillée par la pluralité” (p. 125). Claude CAVALLERO dans “Les enjeux du discours épique dans *Le Quatrième siècle* d’Édouard Glissant” (pp. 141-151) analyse le ton épique du roman glissantien, la forme instable, hybride et prônant le chaos, son “orientation vers la forme de roman-poème” (p. 146), en souligne la difficulté de lecture due entre autres à “l’oralité vernaculaire, dont se nourrit la parole flamboyante du conteur, [...] [à] l’ampleur et la configuration des phrases exprimant la multiplicité, la prolifération au sein de structures demeurant en suspens” (p. 143).

La troisième section, “Politiques” (pp. 153-222), commence avec l’article de Nick NESBITT “Politiques et poétiques: les errances de l’absolu” (pp. 155-169). Le critique aborde la pensée glissantienne d’un côté philosophique, en s’attachant surtout au concept de vérité. Celia BRITTON, dans “Cacher à l’autre, cacher à soi-même: l’obscurité du langage dans l’œuvre d’Édouard Glissant” (pp. 171-187), s’arrête sur la dimension linguistique de l’opacité (notion clé de l’esthétique de l’écrivain martiniquais), une opacité “agi[ssant] non seulement vis-à-vis de l’autre, mais aussi de soi-même” (p. 172). BRITTON explique comment “le sens caché peut être soit un sens volontairement caché aux autres, soit un sens *refoulé*, un sens qu’on cache à soi-même [et que] les deux domaines du conscient et de l’inconscient se chevauchent et s’interpénètrent” (*Ibid.*). H. Adlai MURDOCH, dans “L’Identité-Résistance: Antillanité, Relation, Opacité” (pp. 189-202), étudie l’évolution de la réflexion de GLISSANT pour ce qui concerne la prise de conscience identitaire et culturelle de l’homme colonisé; le critique montre comment l’auteur prône une ouverture intérieure reposant sur l’acceptation de l’opacité de la part de l’individu: “si la Relation est valorisée pour ses possibilités infinies de trans-

formations et de diversification, ce sont bien l'imprévisibilité et l'irréductibilité de l'opacité qui sauvegardent la liberté de la différence" (p. 202) Cilas KEMEDJIO dans "*Mémoires des esclaves: Le dernier Chantier d'Édouard Glissant*" (pp. 203-221) se penche sur la contribution de GLISSANT dans le débat sur la traite esclavagiste. L'analyse de l'œuvre *Mémoires des esclaves* montre comment l'opacité et l'inachevé affectent même l'écrit le plus théorique de l'auteur: "Glissant suggère de congédier la prétention toute scientifique à l'objectivité et de prendre le risque d'une démarche subjective" (p. 221).

La section "Offrandes" (pp. 223-258) contient quatre hommages témoignant du sentiment d'amitié et d'estime à l'égard de l'auteur disparu: Alexandre LEUPIN avec son essai amical "L'appel du futur: sur les essais d'Édouard Glissant" (pp. 225-238); Bernadette Adams CAILLER "Rêves sur le funéraires religieuses d'Édouard Glissant" (pp. 239-250); Hanétha VÉTÉ-CONGOLO-LEIBNITZ "L'Acomat. Le Féal. Édouard Glissant" (pp. 251-256); Ernest PÉPIN "Pour Édouard Glissant – poème" (pp. 257-258).

Nous saluons avec enthousiasme la publication de ce numéro de la *Revue des sciences humaines*, incontournable pour tous ceux qui désirent approcher l'œuvre d'Édouard GLISSANT: les spécialistes tout autant que les non-spécialistes trouveront des approfondissements thématico-stylistiques très clairement exposés à côté de la reprise systématique des concepts-clé de l'esthétique glissantienne.

Francesca PARABOSCHI

AA.VV., *Rencontres Caraïbe-Amazonie. Méthodes et expériences d'inventaire du patrimoine*, Matoury (Guyane), Ibis Rouge ("Cahiers du patrimoine. Inventaire général du patrimoine culturel"), 2013, 217 pp.

La publication de cet ouvrage s'inscrit dans le projet commencé par André MALRAUX et André CHASTEL en 1964, visant à recenser et à divulguer les patrimoines culturels. "La Région Guyane a été la première collectivité régionale d'Outre-Mer à s'approprier les missions de l'Inventaire général", souligne dans son avant-propos (p. 15) Vincent BERJOT, qui salue avec enthousiasme cette "approche inter régionale qui est aussi transnationale" (p. 15). Convaincus des spécificités des caractères culturels de la région Caraïbe-Amazonie au-delà des chants, des danses et des langues – explique Rodolphe ALEXANDRE dans sa préface (p. 13) – une

vingtaine de professionnels du patrimoine de la Guyane, du Brésil, d'Haïti, des Antilles... se sont réunis du 23 au 27 novembre 2011 (au cours de l'année des Outre-mer) pour travailler à l'assemblage de cette œuvre, une œuvre se révélant d'un très grand intérêt non seulement pour les chercheurs, mais aussi pour les amateurs d'Art et d'Histoire, qui trouveront dans les nombreux illustrations, essais, photos, reproductions, documents d'archives et reconstructions de monuments, un matériel riche en suggestions diverses. Dans sa "Présentation des rencontres" (p. 17-19), Céline FRÉMAUX retrace l'historique des études culturelles de Guyane et rend compte du travail serré, mené par les spécialistes recrutés. Les différentes contributions permettent de découvrir (ou de redécouvrir en les approfondissant) maintes spécificités des populations variées habitant l'espace de la Caraïbe-Amazonie (Guadeloupe, Haïti, Guyane, Guyane britannique, Brésil, sans oublier les références au Congo et au Cameroun). Le patrimoine matériel (des outils de travail, aux monuments, de l'organisation des villes – et plus spécifiquement la transformation de l'espace urbain à Georgetown, Saint-Laurent-du-Maroni, Point-à-Pitre, Laguna – aux méthodes de construction des pirogues) occupe une place de relief, à côté de l'illustration du patrimoine immatériel (langues, chants, rituels, danses etc.). Les auteurs prennent également soin d'expliquer les projets et les stratégies mis en place pour la valorisation du patrimoine, la constitution de bases de données (*Mérimée* pour ce qui concerne l'architecture et *Palissy* pour les objets et le mobilier), ce qui consent une plus grande visibilité sur le web (à signaler aussi le site de vaste envergure [manioc.org](http://manioc.org), bibliothèque numérique Caraïbe Amazonie Plateau des Guyanes, qui permet l'accès à catalogues, bases de données, études, photos, documents et vidéos). Dans le volume, on rappelle aussi l'engagement de la France et ses conventions avec l'UNESCO (France-Brazil, France-Haïti), censées assurer la sauvegarde du patrimoine immatériel du monde entier.

Initiative certainement louable, couronnée par cette belle publication qui se révèle un moyen efficace pour garantir la visibilité et la diffusion de savoirs peu connus, mais aussi et peut-être surtout une belle tentative d'approche d'un passé historique difficile à aborder. S'il est vrai que les histoires des pays de la Caraïbe-Amazonie sont différentes, il est vrai aussi que ces régions d'Outre-mer ont toutes connu le colonialisme, elles ont donc toutes été les victimes des mêmes violences, des mêmes abus, des mêmes injustices, des mêmes prévarications. Nonobstant la difficulté de ramener à la sur-

face ce passé douloureux scellé par l'oppression et malgré le retard dans la récupération de données culturelles spécifiques, l'inventaire que propose cet ouvrage s'avère passionnant et très engageant.

Francesca PARABOSCHI

Serge MAM LAM FOUCK, Apollinaire ANAKESA, *Nouvelle histoire de la Guyane*, Matoury (Guyane), Ibis Rouge, 2013, 381 pp.

Développé dans le cadre du programme *Hommes, nature et leur patrimonialisation*, cet ouvrage se propose de retracer, dans la première section soignée par Serge MAM LAM FOUCK, les étapes fondamentales de l'histoire de la Guyane du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours (pp. 11-290). Comme il l'explique dans les quelques pages de son "Introduction" (pp. 11-19), qui résume le contenu du volume, l'auteur a voulu, à la lumière de nouvelles données et découvertes, revoir, approfondir ses recherches dans la continuité de son travail précédent sur *l'Histoire générale de la Guyane française* (2002). Suit un bref "Prologue" (pp. 21-26), dans lequel MAM LAM FOUCK définit la complexe évolution des frontières de la Guyane, à partir de la colonisation française du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'aux années 1988.

Dans "Des terres amérindiennes à la fondation de la colonie de Cayenne" (pp. 27-45), le premier des sept chapitres qui composent cette partie du volume, l'auteur parle de l'organisation et de la distribution des populations amérindiennes avant la colonisation de la Guyane par les Français au début du XVII<sup>e</sup> siècle: une colonisation complexe et douloureuse, et pour les Amérindiens qui seront décimés par les maladies importées de l'Europe et pour les Français qui seront constamment menacés par les autres puissances coloniales. En effet, les deux premiers siècles de domination française seront caractérisés par le besoin de défendre le territoire conquis, par l'obsédante tentative de peuplement de la colonie (la déportation des bagnards en Guyane en est un exemple), mais aussi par l'urgence de trouver la main d'œuvre nécessaire pour l'exploitation du sol, d'où le recours à la traite des noirs.

Le chapitre "Économie et société de la Guyane de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'abolition de 1848" (pp. 47-88) est centré d'un côté sur le développement et la croissance économique de la Guyane pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, suite à l'exploitation des terres basses du territoire guyanais pour la culture

et le commerce de la canne à sucre; de l'autre, par contre, sur la dynamique du système esclavagiste du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'abolition de l'esclavage en 1848, en esquisant le portrait social des maîtres, des esclaves et des affranchis. Certes, la fin de l'esclavage trouble la vie économique du pays, et détermine la disparition de la plupart des habitations et des plantations agricoles, comme MAM LAM FOUCK l'expose dans le chapitre 3 ("La ruine des habitations et l'exploitation des gisements aurifères (1849-1945)", pp. 89-110). Tout de même, la découverte des gisements d'or, et leur exploitation à partir des années 1855, change encore une fois l'organisation sociale du pays, sans pourtant résoudre les problématiques économiques, faute de la monoproduction qui nécessite de l'importation des denrées alimentaires. Ce n'est que pendant la Seconde Guerre mondiale que la Guyane commencera à penser à un système de subsistance autonome qui mènera le pays sur la voie du développement et de l'autonomie.

Le chapitre 4 ("Les nouvelles classes sociales et les pratiques de l'assimilation" (1848-1946)", pp. 111-149) est une analyse de la composition sociale de la Guyane post-esclavagiste jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale; en particulier l'attention est portée sur la petite bourgeoisie créole qui avance des idées d'assimilation à la France, considérée comme la véritable mère patrie.

Dans "Ombres et lumières de l'économie guyanaise de 1947 à nos jours" (pp. 151-199), l'auteur se rattache d'un côté à la question du peuplement du territoire guyanais qui, après la fin de l'esclavage, risque encore une fois d'être abandonné à soi-même, et de l'autre aux solutions proposées par l'administration française pour résoudre cette impasse, comme la création du bagne en Guyane, ou la promotion de l'immigration africaine et indienne. De même, Serge MAM LAM FOUCK étudie les différents flux migratoires, vers la Guyane pendant les années soixante, suite à la création de la base spatiale Kourou, qui ont presque doublé la population locale et ont encouragé la croissance économique nationale.

Le sixième chapitre, "Représentations et pratiques sociales dans la Guyane départementalisée" (pp. 201-236), est axé sur le processus de départementalisation de la Guyane par la loi du 19 mars 1946, un facteur qui a favorisé la redistribution de la richesse nationale et le développement des services publics. Cependant, comme le démontre l'auteur, le système départemental a suscité des inquiétudes chez la population locale, chez les Amérindiens, comme chez les Bushinenge et les Créoles, qui, par peur d'être assimilés à la culture française, ont réclamé, chacun à sa façon, "la reconnaissance de leurs cultures comme des éléments constitutifs des cultures guyanaises" (p. 227) et ont revendiqué une majeure représentation de leur groupe ethnique dans le champ politique guyanais.

Dans le dernier chapitre, MAM LAM FOUCK focalise son attention sur “La vie politique et la lutte pour l’application du principe de l’égalité républicaine (1848-2010)” (pp. 237-284), en parcourant en détail l’évolution de la politique guyanaise à partir de l’abolition de l’esclavage jusqu’à 2010; une évolution qui, au-delà de quelques épisodes de résistance et de rupture, est marquée par le fort sentiment d’appartenance à la nation française, comme le démontre la poursuite d’un idéal de république démocratique sur le modèle français, mais aussi la promotion de la politique d’assimilation et ensuite l’adhésion à la départementalisation.

Enfin, dans la “Conclusion” (pp. 285-290), l’auteur propose un survol des arguments traités, en touchant aussi la question de l’avenir de la Guyane, pays qui possède les ressources naturelles nécessaires pour développer une économie autonome et performante.

Soignée par Apollinaire ANAKESA, la seconde partie de ce volume, portant le titre “Le patrimoine de Guyane” (pp. 291-364), est un hors texte dans lequel l’auteur tente tout d’abord de définir le concept de patrimoine et ensuite de comprendre quels sont les éléments que les Guyanais jugent comme leurs patrimoines. C’est une tâche rien moins que facile si l’on considère la présence de différents groupes ethniques qui composent la société guyanaise, mais aussi la masse des immigrants d’origines multiples, qui ont contribué à enrichir, au niveau socio-culturel, le patrimoine de la Guyane. Un choix s’impose, et ANAKESA sélectionne quelques exemples pour chaque secteur patrimonial focalisé. Pour ce qui concerne le patrimoine immobilier et mobilier, il présente quelques éléments d’architectures traditionnelles, comme le *tukushipan* ou le *pataya*, et certains objets traditionnels, comme le *maluana* ou le *sanpula*, antique tambour amérindien. Au niveau du patrimoine artistico-culturel, l’auteur parle de la peinture *tembé*, du *pangi*, la tenue traditionnelle des femmes bushinenge, des chants *wayampi*, des danses *malaka* ou *kalawashi* ou encore du rituel de passage *malaké*. Une trentaine de pages de cette section (pp. 329-364) sont réservées aux images témoignant de cette richesse du patrimoine culturel et naturel guyanais. De même, on signale l’ample “Bibliographie” (pp. 365-378) concernant surtout les ouvrages historiques et économiques consultés.

Vidoolah MOOTOOSAMY

Ronald SELBONNE, *Albert Béville alias Paul Niger*, Matoury (Guyane), Ibis Rouge, 2013, 299 pp.

Avec cet ouvrage, Ronald SELBONNE se propose de combler le vide et le silence tombés sur Albert BÉVILLE (Paul NIGER de son nom de poète et romancier), “un homme qui a tout donné, à l’Afrique, aux Antilles-Guyane, à la Guadeloupe [...] l’un des plus grands oubliés des historiographes de la Négritude, des chroniqueurs de la mémoire antillo-guyanaise, voire des mémoires antillo-guyanaises” (p. 15), souligne le critique dans son avant-propos (pp. 15-18). C’est pourquoi SELBONNE déclare son intention “d’offrir un maximum d’informations en multipliant les références. [...] D’où la recension en annexe des textes de Béville éparpillés dans les journaux et les revues et des textes sur Béville” (p. 16). Christiane TAUBIRA, dans sa préface (pp. 19-20), après avoir brossé le contexte social, culturel et politique de l’époque, souligne le rôle joué par Albert BÉVILLE; elle rend aussi hommage au travail de Roland SELBONNE qui “s’est fait archéologue, spéléologue parfois. Il réussit ainsi à déposer sous nos yeux cette pensée flamboyante, cette volonté rugueuse, cette tenace résistance au désespoir, cette tension à la fois sensible et implacable que nourrit la fulgurante et dense vie d’Albert Béville, qui cisela les lances amères, narquoises ou tendres de Paul Niger” (p. 20). Dans son “Introduction” (pp. 23-30), SELBONNE souligne le silence de l’histoire et de la critique littéraire autour de la personnalité et de l’œuvre d’Albert BÉVILLE/Paul NIGER, depuis sa mort survenue en un accident d’avion en 1962: son action politique et sa production littéraire sont tombées dans un oubli presque complet. Il se propose alors, dans les chapitres suivants, de reconnaître le juste mérite à cet homme remarquable, actif sur le front africain aussi bien qu’antillais: “mise à part la répartition fiction/réel, on peut observer une autre distribution des rôles: à Paul Niger, l’Afrique, puisque son œuvre littéraire est essentiellement d’inspiration africaine; à Albert Béville, l’analyse du réel socio-politique antillais, puisque son discours militant sera essentiellement d’inscription antillaise” (p. 28).

SELBONNE structure le volume en quatre parties: “Initiation” (pp. 31-56); “Au rythme des Ancêtres” (pp. 57-70); “Au cœur du Flamboyant” (pp. 71-137); “Une Négritude géométrique” (pp. 139-151). Le critique reprend les données biographiques les plus saisissantes de l’écrivain, souligne l’importance de sa formation et de ses rencontres dans le Paris des années ’30,

il remarque son engagement dans le domaine littéraire, il rappelle sa collaboration à la fondation de la revue *Présence Africaine*, relate ses voyages en Afrique en insistant sur son travail d'administrateur de la France d'Outre-Mer au Dahomey (actuel Bénin) de 1944 à 1946, il insiste notamment sur sa participation aux congrès de Paris (1956) et de Rome (1959). Si "l'Afrique est certes prenante [...] cela n'empêche pas le Poète de penser à son île: la Guadeloupe, à sa région: les Antilles. [...] Un deuxième séjour de sept mois dans son île natale à partir de mars 1957 confirmera que les Antilles sont désormais pour lui le terrain d'action principal, surtout qu'il avait entre-temps passé avec succès un doctorat en droit et le certificat d'aptitude à la profession d'avocat" (pp. 71-72). SELBONNE mène son discours en montrant la cohérence de la pensée de l'auteur-homme politique. À travers un réseau de références entre l'action politique proprement dite et sa production littéraire (centrée sur des problématiques sociales et culturelles de la réalité antillaise), il détaille longuement l'engagement d'Albert BÉVILLE dans la création du Front antillo-guyanais et sa position inébranlable contre l'assimilation culturelle; "Albert Béville peut être considéré comme le père intellectuel du mouvement national contemporain. Sa critique de l'assimilation dans son texte d'avril 1962 deviendra la bible des étudiants qui allaient fonder l'année suivante le GONG: Groupe d'Organisation National de la Guadeloupe" (p. 112). Si la place réservée aux activités politiques d'Albert BÉVILLE est vaste et détaillée, SELBONNE ne néglige pas de s'arrêter aussi sur certaines spécificités stylistiques de Paul NIGER, comme son adoption du 'Je' poétique (censé signifier la solidarité historique et l'assomption de l'histoire de son pays), la pratique de la réécriture (qui, ne pouvant pas publier l'écriture première, se veut réévaluation, cf. p. 102), le choix d'un langage se configurant comme un amalgame harmonieux de français et de créole. Le critique revient aussi sur les notions de culture et d'identité, ayant une importance capitale dans l'évolution de la littérature antillaise et dans la réflexion intellectuelle même aujourd'hui. SELBONNE termine son étude sur BÉVILLE en se concentrant sur sa mort tragique, qui demeure d'ailleurs enveloppée de doutes: même à l'aide de nombreux documents, il est encore impossible d'établir avec exactitude s'il est tombé victime d'un accident d'avion ou d'un attentat.

Dans sa conclusion (pp. 153-184), SELBONNE définit BÉVILLE/NIGER comme un avatar du dieu latin Janus, à cause de sa "double tension: vers le passé en renouant avec l'Afrique notamment, vers l'avenir en s'investissant dans le progrès du continent ancestral, et en luttant pour une responsabilisation des Antilles

et de la Guyane” (p. 153). Le critique rend compte ensuite des travaux qui ont été consacrés à l’auteur/homme politique et en constate l’exiguïté; il présente enfin le tableau de Nikki ÉLISÉ, reproduisant l’accident où BÉVILLE a perdu sa vie. Sa réflexion se conclut avec des considérations sur l’actualité politique aux Antilles et en Afrique, où la leçon d’Albert BÉVILLE, “littéraire, juriste, économiste, politique” (p. 184) n’a malheureusement pas trouvé un terrain fertile où germer.

Dans l’épilogue (pp. 185-195), SELBONNE s’indigne à propos du livre de Oruno D. LARA (*La magie du politique. Mes années de proscrit avec Inez Fisher-Blanchet*, L’Harmattan, 2011): il trouve déplorable la prétention d’exactitude historique de LARA et préfère terminer son ouvrage par la citation d’un poème de Frantz SUCCAB en hommage à Albert BÉVILLE.

Suivent en annexe, l’acte de naissance de BÉVILLE, certains de ses discours officiels, conférences, études, articles, communications qui avaient été publiés en revue mais n’ont jamais été recueillis dans des rééditions successives. Ferment le volume la bibliographie et la reproduction de clichés photographiques.

Francesca PARABOSCHI

Antonella EMINA (dir.), *Léon-Gontran Damas. Cent ans en noir et blanc*, Paris, CNRS, 2014, 340 pp.

Ce volume a pour but d’approfondir les études sur Léon-Gontran DAMAS, écrivain guyanais, “figure charnière du mouvement de la Négritude – souligne Antonella EMINA dans son introduction (pp. 7-11) – et auteur constitutif d’une poétique véritablement américaine, dont la portée n’a pas toujours été relevée par la communauté des littéraires francophones” (p. 7). Après la présentation des douze collaborateurs, EMINA passe en revue les quatre parties sur lesquelles cet ouvrage est orchestré: les deux premières parties, “Des traces, des tracés” (pp. 14-52), “Des poèmes, de la poésie” (pp. 53-114), se composent de trois articles, tandis que les deux parties finales “Des mots, des signes” (pp. 115-214), “De part et d’autre” (pp. 215-322), comptent quatre essais chacune.

Daniel MAXIMIN dans “Léon Damas, Étoile pigmenté de grafiti” (pp. 15-25) parcourt les étapes fondamentales de la vie du “pèlerin des négritudes avant la lettre” (p. 18), rappelle ses multiples professions, cite plusieurs extraits de ses œuvres, pour

mieux insister sur la cohérence de son engagement et pour mettre en relief son tempérament singulier, “un mélange de fougue, de dilettantisme, de détachement et de passion” (p. 24). Femi OJO-ADE rédige “Un solitaire au sein d’une solidarité: la vie de Léon-Gontran Damas” (pp. 27-45) où, après avoir souligné le pouvoir fascinateur de la personnalité de DAMAS, le critique reprend les données biobibliographiques essentielles du poète, en insistant notamment sur “sa droiture et son humanisme” (p. 33). Maryse CONDÉ raconte son expérience d’enseignement pendant un cours qu’elle a donné à l’Université de Santa Barbara en Californie du Sud dans “Léon-Gontran Damas aux USA” (pp. 47-52); l’écrivaine témoigne de sa réponse parfois bouleversante à la lecture des œuvres de DAMAS et de l’enthousiasme sincère et spontané de ses étudiants.

Femi OJO-ADE, dans “‘Hoquet’: un poème, le poète et son peuple” (pp. 55-74), après avoir brossé le climat culturel où trouve sa naissance la poésie de DAMAS, propose une analyse du poème “Hoquet” tout en prenant soin de souligner les relations entre ce texte et l’univers poétique de l’écrivain. Kathleen GYSSELS dans “‘Désirs comprimés d’un bel enfant de cœur’ l’entre-dit gendré” (pp. 75-97) s’interroge sur la “question du *gender* comme ‘produit dérivé’ du colonialisme et de l’esclavage” (p. 75); le critique propose ensuite une analyse stylistique de *Black-Label* susceptible de montrer en filigrane “l’anxiété masculine noire, ainsi que le tabou de l’amour interracial” (p. 76). Dans “Deux langues, deux voix, un texte: Damas lit Langston Hughes” (pp. 99-113), Isabella Maria ZOPPI, après avoir mis en évidence l’estime de DAMAS pour Langston HUGHES, montre comment l’auteur guyanais plie le texte *Let America be America again* de HUGHES à ses propres exigences stylistiques et interprétatives; *Que l’Amérique redevienne l’Amérique* s’avère plutôt une réécriture et non pas une traduction, comme le prétendrait la notation que DAMAS insère à la fin de son ouvrage.

“Damas et ses langues, le français et le créole ou l’interdit du fruit défendu” (pp. 117-140), par Marie-Christine HAZAËL-MASSIEUX, met en relief la “fécondité d’une approche linguistique des textes littéraires” (p. 140); le critique, en abordant l’œuvre poétique de DAMAS, sans jamais négliger le “prestige de la France et de sa langue” (p. 126) remarque le rôle déterminant qu’ont joué les Créoles de Guyane et de Martinique dans l’élaboration de l’écriture damassienne. Elle analyse les jeux linguistiques, stylistiques et typographiques, le maniement savant de la tradition orale guyanaise (contes traditionnels, devinettes, proverbes), la richesse du lexique et l’abondance des renvois à la réalité locale. Et c’est sur les spécificités de la culture créole guyanaise que se penche Marco MODENESI avec “À l’écoute de *Veillées noires*” (pp.

141-162); le critique étudie le recueil de contes *Veillées noires* en analysant la figure réaliste et en même temps mythique de la narratrice (la vieille Tètèche), en mettant en lumière comment certains traits culturels émergent grâce aux qualités littéraires de l'écriture damassienne, qui réussit dans la tâche difficile de l'adaptation/transcription des contes de la tradition orale. MODENESI montre aussi la coexistence harmonieuse du français et du créole, souligne la texture hybride des récits (où paraissent chansons, proverbes, devinettes, dictions...), note comment cet ouvrage se révèle une mine inépuisable d'informations, permettant de mieux percer le folklore local mais aussi d'avoir accès, par le biais d'images et de symboles, à la culture guyanaise populaire la plus authentique, à ses mœurs et à ses valeurs, au sens du divin et au système religieux. Jacques CHEVRIER propose une étude ultérieure de cette œuvre dans son article "*Veillées noires. Le 'chœur-de-chauffe' de Léon-Gontran Damas?*" (pp. 163-175). Le critique, après avoir évoqué le contexte de l'engagement et du ressourcement de DAMAS, montre comment les contes du recueil, tout en s'insérant dans le filon universel du merveilleux et du folklore, sont des récits "enracinés dans un territoire à la flore et à la faune spécifiques" (p. 167). CHEVRIER s'arrête aussi sur les traits caractérisant l'écriture métissée de DAMAS, qui combine le patrimoine oral créole avec les traditions occidentales, qui assaisonne un "français assez académique [avec] [...] [du] 'sel créole'" (p. 174) dans cette peinture ethnographique de sa terre natale, "véritable manifeste de la culture guyanaise" (p. 174). Lillian PESTRE DE ALMEIDA dans son article "Damas et les nouvelles littératures des Amériques: entre l'oral et l'écrit" (pp. 177-214) étudie les choix effectués par DAMAS dans la sélection des textes pour les anthologies, publiées en 1947 et 1966. Le critique explique les motivations qui ont poussé l'écrivain guyanais à inclure ou à exclure tel ou tel auteur francophone, dans la composition de ses 'manifestes' pour "la défense et l'illustration de la poésie noire" (p. 177). Selon PESTRE DE ALMEIDA, les nombreux textes aux tons et aux styles très diversifiés seraient quand-même unis par une thématique commune: "le fait d'être Noir et colonisé (donc aliéné) est dans les racines les plus profondes d'un procès d'énonciation discursive et émerge nécessairement dans le tissu poétique" (pp. 198-199). Le critique termine son essai avec la présentation synthétique de la réception et de la fortune de DAMAS dans les Amériques. Emmanuel LÉZY est l'auteur de l'article "De la Guyane blanche à la Guyane noire, l'éternel retour de Léon Damas" (pp. 217-243). Après avoir commenté le cadre où évolue la pensée damassienne, à l'aide de cartes géographiques, de schémas, de graphiques et de diagrammes, LÉZY illustre la relation de l'écrivain guyanais avec sa terre natale. De l'ouvrage

*Retour de Guyane* se dégage le côté noir du pays, rattaché à la redécouverte, après le séjour parisien, d'une réalité de violence, ce qui suscite un "engagement anticolonialiste, antiraciste puis antifasciste" (p. 224); *Veillées noires* exprime plutôt le côté blanc, puisque "à l'intention des Blancs, le dessein est de revendiquer la victoire de la Négritude sur le déracinement et l'esclavage: il existe un véritable patrimoine de contes africains en Guyane" (p. 231). Antonella ĒMINA dans "Damas: d'ici et là" (pp. 245-275) analyse l'instabilité sémantique, parfois même déroutante, des adverbes de lieu dans l'œuvre de DAMAS (par exemple, le critique montre comment l'*ici* "rassurant par définition, parce que renvoyant à une réalité tangible [...] se transforme en l'icône d'une forme d'extranéité", p. 245). ĒMINA souligne aussi le dynamisme de l'écriture de DAMAS, la complexité de ses références. Dans "Damas était-il un homme politique?" (pp. 277-289) Biringanine NDAGANO remarque comment DAMAS reste une figure de référence dans "toute circonstance où il est question de résistance, de révolution ou encore de la lutte anticolonialiste" (p. 278). Le critique "s'appuie sur ce que l'on peut considérer comme des écrits politiques de Damas" (p. 279), met en relief la véhémence pamphlétaire, la qualité de la documentation, les axes de la comparaison entre le système français et états-unien, l'évolution de sa pensée. Femi OJO-ADE signe même le dernier essai de l'ouvrage: "Le rapport Damas" (pp. 291-322) où il analyse notamment la position de DAMAS face aux incidents survenus en Côte d'Ivoire entre 1949 et 1950 au cours des interrogatoires menés par la Commission d'enquête; si l'écrivain guyanais montre parfois d'ignorer certaines données culturelles spécifiquement africaines, il se distingue par l'assiduité au travail, par la volonté à éclaircir les relations entre Européens et Africains, par son désir de s'informer sur les réalités du pays.

Le volume se conclut avec une bibliographie (pp. 323-333), qui réunit les ouvrages de Léon-Gontran DAMAS et les études critiques qui lui ont été consacrées, suivie par l'index des noms (pp. 335-340).

Francesca PARABOSCHI

